

Société

D'AQUARELLISTES

FRANÇAIS



PARIS

H. LAUNETTE EDITEUR
LIBRAIRIE ARTISTIQUE
22, Rue de Vaugirard, 22, Paris

GOUPIL & CIE EDITEURS
PARIS _ 9, RUE CHAPTAL
19, Boul^d Montmartre, 2 Place de l'Opéra



A. DE NEUVILLE

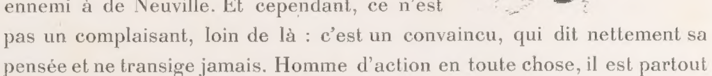


Au numéro 89 du boulevard Pereire sud s'élève un hôtel dominant les touffes d'acacias qui bordent le chemin de fer de Ceinture, et dont les larges fenêtres dénoncent la demeure d'un peintre. C'est là que de Neuville a récemment installé son atelier, qu'enveloppent de superbes appartements dont son ami Emmanuel Jadin décore les plafonds. Cet atelier, très vaste, est en même temps un véritable musée. On y trouve la plus curieuse collection d'armes qui se puisse rencontrer. Le long d'un mur immense, des fusils appartenant à toutes les armées du monde sont serrés les uns contre les autres, et, au-dessus, toutes les variétés de coiffures militaires imaginables, depuis le casque prussien avec son fer de lance, jusqu'à la casquette

4

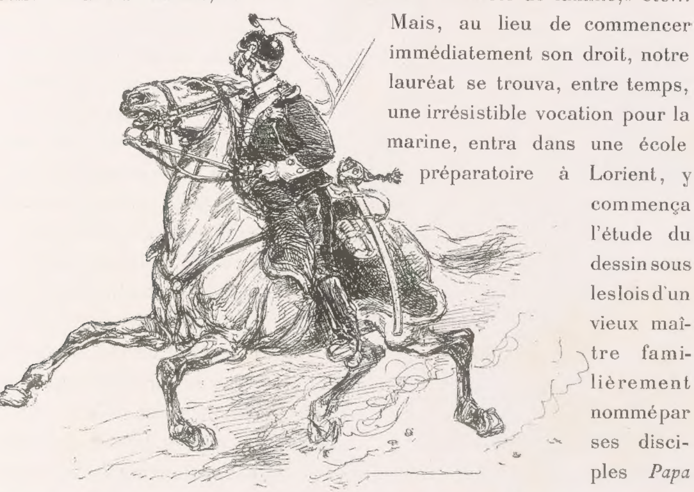
anglaise qu'un long voile enveloppe. Ailleurs, des armures japonaises, pareilles à des carapaces de monstres. Puis, de tous côtés, sur des chevalets, d'immenses cartons où sont rassemblées les photographies de bien des tableaux célèbres. Sur les tentures, des aquarelles et quelques études. Mais rien de plus. On se sent chez un artiste dont toutes les œuvres sont épiées par les marchands et commandées longtemps avant d'être exécutées. C'est là que travaillera désormais le fécond et intéressant artiste dont je veux tracer ici la physionomie.

Au physique, un homme de taille moyenne, ayant la tournure d'un jeune officier de hussards, portant volontiers une veste à brandebourgs et une façon de képi bourgeois sans visière qui complète l'illusion. L'œil est d'une vivacité extraordinaire; une petite moustache se retrousse sur les lèvres. Bien que de Neuville ait passé la quarantaine, sa chevelure, qu'il porte courte, est abondante et noire. Tout, dans sa physionomie, respire la loyauté, le courage, la conscience droite et toujours satisfaite, et cette physionomie-là ne trompe pas. Peu d'hommes ont su garder autour d'eux autant de vieilles amitiés dont la ferveur ne s'est jamais ralentie. Il ne connaît ni la jalousie ni l'envie. Son camarade le plus cher est son rival en talent, Detaille. Je ne connais pas un ennemi à de Neuville. Et cependant, ce n'est pas un complaisant, loin de là : c'est un convaincu, qui dit nettement sa pensée et ne transige jamais. Homme d'action en toute chose, il est partout



un militant. Il a sur tout des idées absolues qu'il défend avec autant de vigueur que d'obstination. Nous en reparlerons à propos de ses théories en aquarelle.

Inutile de dire que ce peintre, célèbre aujourd'hui, n'était pas destiné à la peinture par sa famille. On rêvait pour lui le Conseil d'État, et si nous n'avons pas un maître des requêtes de plus, ce n'est pas la faute de ses parents. Au collège, en effet, de Neuville avait fait ce qu'on nomme « de bonnes études », c'est-à-dire qu'à seize ans il était bachelier ès lettres, après avoir cueilli une série de prix annuels aux sons de la musique militaire et à la suite de discours qui commencent invariablement ainsi : « Chers enfants, cette fête est vraiment une fête de famille,» etc...



Mais, au lieu de commencer immédiatement son droit, notre lauréat se trouva, entre temps, une irrésistible vocation pour la marine, entra dans une école préparatoire à Lorient, y commença l'étude du dessin sous les lois d'un vieux maître familièrement nommé par ses disciples *Papa* Duhousset, et sentit bien qu'il n'aimerait jamais autre chose dans la vie, les glorieux destins de Jean Bart fussent-ils ouverts devant lui. Mais ses proches tenaient ferme, et quand il eut renoncé au *Borda*, ce fut pour s'asseoir sur

les bancs où s'apprennent les *Pandectes* et autres joyeusetés juridiques françaises ou romaines. Soyons juste, cependant : il serait mal d'accuser de Neuville d'avoir usé le matériel de l'École de Droit. Ni le vieux Pellat, qui avait l'air d'un casse-noisette, ni le vénérable Bonnier, qui bégayait ses enseignements, ni le fringant Duranton, ni l'antique Portès, à qui restait la seule énergie de mettre une boule noire dans l'urne des examens, ne purent se vanter de voir souvent son visage. J'aime à croire cependant qu'il se dérangea au moins deux fois pour les caricatures du bout de la plume. Notez que cela ne l'empêcha pas de passer ses examens avec quelque éclat. Ce qui prouve combien sont utiles les cours de ces hommes majestueusement enjuponnés. Restait la thèse. Une fois la thèse passée, le Conseil d'État était là, béant. De Neuville sentit le froid de l'abîme et recula. Il dit tout net à ses proches son intention de priver définitivement l'administration française de ses services et de devenir un peintre. Cette déclaration ne souleva pas précisément chez les siens une tempête d'enthousiasme; mais elle avait un caractère définitif qui l'imposa.

On jugea cependant, sainement d'ailleurs, qu'il fallait s'assurer avant

tout de la réalité de cette vocation et des dispositions qui l'autorisaient. Bellangé fut le premier consulté. Il ne fut pas encourageant et exhorta le jeune artiste à renoncer à la carrière. Yvon, pris ensuite pour juge, ne montra pas moins de flair que son devancier et trouva insignifiants les croquis qui lui furent présentés. Picot daigna enfin, sans être plus convaincu, agréer dans son atelier celui qui devait conquérir si rapidement une renommée légitime. Delacroix devait venir plus tard qui, plus perspicace, devait donner à de Neuville des encouragements d'une bien autre autorité, s'intéressant à ses débuts, le conseillant à l'occasion, lui répétant son aphorisme éternel dont son œuvre n'est, d'ailleurs, qu'une traduction vivante et magnifique: Le dessin du mouvement, même avant le dessin de la forme! Ces premières tribulations d'un jeune peintre cherchant à s'éclairer sur sa propre valeur ne vous rappellent-elles pas celles du pauvre Hamon, à qui M. Ingres répéta jusqu'au dernier jour : Jamais vous ne ferez de peinture.



C'est rue Breda que de Neuville eut son premier atelier et fit son premier tableau en 1858 : *5e bataillon de chasseurs, batterie Gervais, assaut de Malakoff*. Pour le coup, Picot lui-même fut surpris et le jury aussi, car au Salon de 1859, ce début fut encouragé par une troisième médaille. Une commande paya ce premier succès et le jeune

artiste alla peindre en Italie, pour je ne sais quel Cercle provençal, une *Prise de Naples par Garibaldi* qui n'est pas restée populaire. En 1866, son second envoi au Salon des *Tranchées au Mamelon vert* obtenait une nouvelle récompense, la deuxième médaille, et le nom de de Neuville était fait pour les artistes et pour le public. Mais les acheteurs ne venaient pas encore, et c'est à ce moment que notre peintre dut se ruer dans l'illustration, où il laissa d'ailleurs une trace singulièrement originale et lumineuse. Son talent dramatique et descriptif à la fois, pittoresque et émouvant tout ensemble, convenait tout à fait à ce genre de travail, qui demande une intelligence rapide, beaucoup de souplesse et une main exercée. De Neuville aurait grand tort de renier, d'ailleurs, les innombrables dessins dont il enrichit, pendant cette période, les publications populaires ou de luxe, car ils contribuèrent puissamment à le populariser et seront infiniment recherchés un jour pour la note vivante, personnelle et amusante qu'ils ont donnée.





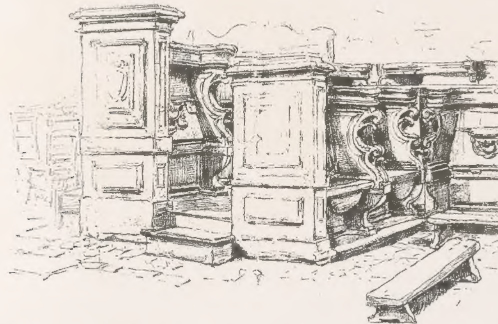
Il reparut au Salon, en 1864, avec l'*Attaque des rues de Magenta par les chasseurs et les zouaves de la garde,* que possède aujourd'hui le musée de Saint-Omer, sa ville natale. En 1866, il exposa la *Sentinelle de zouaves*, un tableau plein d'un sentiment profond et qui fit sensation. En 1868, il reproduisit un épisode de la guerre mexicaine : *la Bataille de San-Lorenzo.* Les destinées de ce tableau furent curieuses. Il fut acheté, un beau matin, par un Turc, à qui son noble maître avait donné

la mission de lui acheter une figure nue. Ce curieux ambassadeur n'en trouvant pas qui eût exactement les dimensions prescrites, se rabattit sur une toile militaire. C'est ainsi que les goûts concupiscents d'un homme de l'Orient furent déçus, et qu'un spectacle héroïque lui fut offert pour une peinture voluptueuse qu'il attendait. De Neuville peut donc se vanter d'avoir contribué à la moralisation d'un harem. En 1868, grand succès pour les *Chasseurs à pied traversant la Tchernaïa*, qu'on peut admirer encore aujourd'hui dans le musée de Lille, lequel possède plusieurs chefs-d'œuvre, entre autres la *Médée* de Delacroix et la *Veillée à Ornans*, de Courbet.



La guerre éclata.

D'abord officier du génie auxiliaire, de Neuville entra rapidement dans l'état-major du général Callier et fit toute la campagne des environs de Paris investi, témoin tour à tour de l'assaut héroïque du Bourget et de la navrante bataille de Champigny. Ce fut pour lui un champ d'études douloureuses, où son talent, arrivé à la virilité complète, se retrempa et prit de nouveaux accents plus tragiques et plus émus. On sentit, à partir de ce moment, dans ses moindres toiles, un amour immense de l'obscur soldat qui tombe sous une balle anonyme, que tout le monde aura oublié demain, mais dont la Patrie se souvient toujours. Il semble qu'un peu de l'âme de tous ces martyrs d'une cause sacrée était entrée dans son âme.



Ce fut un rajeunissement de sa conception picturale et de son exécution. C'est ensuite qu'il commença, en effet, cette série de tableaux qui seront comme l'histoire écrite par le pinceau de notre vaillante défaite et dont la vérité effraya les organisateurs de l'Exposition internationale de 1878. Apparurent alors et successivement :

En 1872, *le Bivouac devant le Bourget*, que possède aujourd'hui le musée de Dijon. En 1873, *Les dernières cartouches,* un vrai chef-d'œuvre justement populaire, et que l'auteur peignit dans un atelier criblé de balles et plein de la fumée de la poudre, après s'être fait montrer les ruines de la maison où avait eu lieu ce légendaire combat par un des héros qui y avaient





pris part; et le *Combat sur la voie ferrée*, qui fut également beaucoup reproduit par tous les moyens graphiques.

En 1874, l'*Attaque par le feu d'une maison barricadée à Villersexel.*

En 1877, *La passerelle de la gare de Styring.*

En 1878, *Le Bourget* et *Surprise au petit jour*, une des plus pittoresques et des plus ingénieuses parmi ces belles compositions.

En 1880, *Le porteur de dépêches* et le *Cimetière de Saint-Privat*, qui sont présents à toutes les mémoires et lui valurent la croix d'officier de la Légion d'honneur.

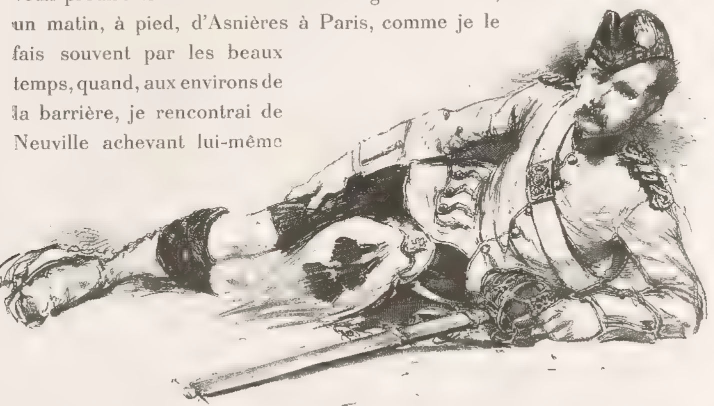


Je veux citer encore, pendant la période que je viens de parcourir, plusieurs tableaux qui tiennent une place considérable dans l'œuvre de de Neuville: *La tranchée*, le *Combat sur les toits*, les *Prisonniers prussiens dans l'église de Villersexel*, les *Tirailleurs dans les genêts*, le *Combat de la Malmaison*. Deux ouvrages absolument étrangers aux souvenirs militaires, *la Récolte de varechs* et *le Cabestan*, prouvèrent que son talent ne s'était pas enfermé, irrévocablement, dans un certain ordre de sujets et pouvait les aborder tous avec une égale sûreté et le même bonheur. C'est que de Neuville n'est pas seulement un grand peintre militaire, mais aussi un grand paysagiste. Le décor dont il entoure ses scènes n'est pas moins intéressant que les scènes elles-mêmes. Et cela est très voulu chez lui, comme je l'expli-

querai tout à l'heure, en développant ses propres idées. C'est en 1880 aussi qu'il peignit pour l'Angleterre un imposant épisode de la guerre du Zoulouland, *Rorke-s-Drift*. Autre tableau intéressant peint également pour nos voisins d'outre-Manche, *Assaut du camp de Tel-el-Kébir* par la brigade Cronam.

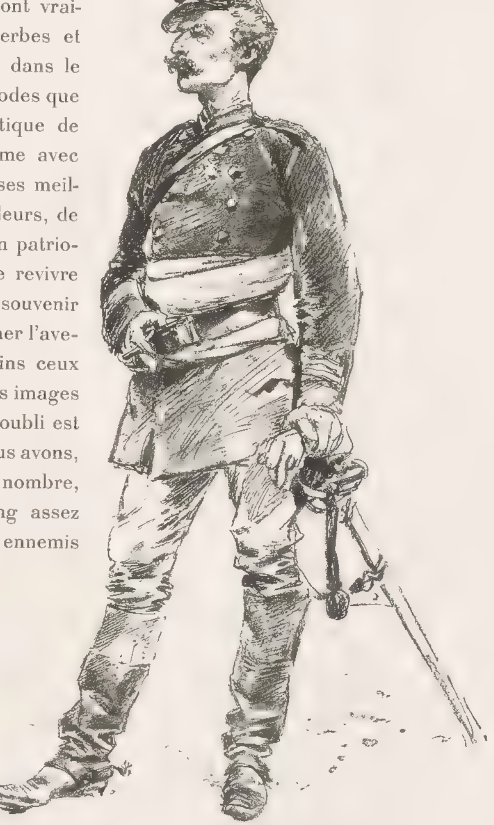


Depuis trois ans, de Neuville s'est surtout consacré, en collaboration avec son ami Detaille, à la composition de deux grands panoramas, dont l'un, ouvert depuis longtemps, a obtenu, rue de Berri, un succès immense et continu. Je n'en parlerai donc que pour mémoire, en y renvoyant ceux qui ne le connaîtraient pas, ou ne le connaîtraient qu'imparfaitement. Un hasard heureux m'a permis de visiter le second avant son complet achèvement, et je lui veux prédire ici un succès au moins égal. Je venais, un matin, à pied, d'Asnières à Paris, comme je le fais souvent par les beaux temps, quand, aux environs de la barrière, je rencontrai de Neuville achevant lui-même



sa promenade matinale. Il m'emmena dans le vaste enclos de planches où son œuvre était commencée. Elle représente *le Soir de Gravelotte, 16 août 1870*, et il m'a été donné rarement de contempler un spectacle plus

émouvant. La scène se développe largement, dans un paysage d'une vérité telle, que les mille senteurs de la nature semblent monter jusqu'à vous. J'aurais beaucoup à dire sur l'art du panorama et la place qu'il prend aujourd'hui. Mais je me ferais un devoir d'ajouter que ces deux-là sont vraiment des œuvres d'art superbes et glorieuses pour nous. C'est dans le nombre et la variété des épisodes que s'y retrouve le talent dramatique de de Neuville et qu'il s'y affirme avec autant d'intensité que dans ses meilleurs tableaux. Je suis, d'ailleurs, de ceux qui pensent que c'est un patriotique souci que celui de faire revivre sans cesse sous nos yeux le souvenir de la défaite, pour mieux armer l'avenir entre nos mains. Je plains ceux qui détournent les yeux de ces images et les trouvent importunes. L'oubli est sacrilège en pareil cas. Si nous avons, d'ailleurs, été vaincus par le nombre, nous avons versé notre sang assez généreusement pour que nos ennemis eux-mêmes aient rendu justice à notre courage malheureux. L'histoire aura de grandes pitiés pour cet écrasement d'un peuple réveillé de son sommeil de gloire et sentant s'écrouler autour de lui la légende des défenses victorieuses et du sol défendu par tous contre l'envahisseur. Pour moi, je sais un gré infini à de Neuville de ne pas céder à l'indifférence de quelques-uns en abandonnant un ordre de sujet où se doit retremper notre virilité, où nous devons nous complaire amèrement, jusqu'au jour où cette



tache sera effacée et où nous serons redevenus le peuple le plus militaire de l'Europe, ce qui fut le meilleur de notre gloire. Au reste, il est bon aussi que l'Étranger se rappelle que nous avons lutté jusqu'au bout, inspirés en cela du beau vers de Virgile :

Una salus victis nullam sperare salutem !

Je n'ai parlé jusqu'ici que de de Neuville peintre d'histoire et traitant à l'huile des épisodes militaires. Il me reste à parler de de Neuville aquarelliste et aquarelliste militant, ne fût-ce que pour justifier le titre de ces études



sur un certain nombre d'artistes contemporains. Il m'a été donné de lui entendre exposer à lui-même ses idées sur ce sujet, et le lecteur ne les retrouvera pas sans intérêt ici. En principe, de Neuville a horreur des luisants de l'huile, et ce qui l'a entraîné vers les panoramas, c'est surtout la recherche des tons mats qui permettent de bien plus grandes finesses et des aspects se rapprochant infiniment plus des réalités de la nature. Ces mêmes recherches devaient le pousser vers l'aquarelle; mais aussi la comprend-il comme réunissant tous les procédés par lesquels cette matité s'obtient et comme un champ libre où toutes les curiosités de l'exécution peuvent se donner rendez-vous pour arriver à l'effet. Il ne la veut pas restreinte aux procédés purs de l'eau, et telle que l'exécutait, d'ailleurs avec une véritable grâce, le regretté Jacquemard. Non, il admet

le pastel, la gouache, tout ce qui peut la compliquer, pourvu qu'il en sorte quelque chose de nouveau, quelque chose ayant une saveur inconnue. Toutes les audaces lui semblent permises, pourvu qu'elles soient justifiées par le résultat. Voilà le courant que cet artiste sincère et épris de son métier représente dans la Société de nos aquarellistes français, et il a, d'ailleurs, affirmé nettement son opinion par le récent envoi, à leur Exposition, d'études destinées au panorama du *Soir de Gravelotte,* qui ont été si vivement et si passionnément discutées. Outre que l'autorité me manque pour entrer dans une discussion pareille, je dirai qu'elle porte, en réalité, sur les mots seulement. Il s'agit de définir le mot *aquarelle*, non pas seulement d'après son étymologie, mais d'après les notions qu'il apporte dans l'esprit de ceux qui s'en servent. Il y a longtemps que je pense que toutes les querelles qui ont divisé l'esprit humain se seraient immédiatement aplanies si les gens qui discutaient avaient commencé par s'entendre sur la définition du mot en litige. Les trois quarts du temps on ne s'entend pas, parce qu'on ne parle pas de la même chose. Ce nouvel exemple confirme mon dire. Il s'agit de savoir si un aquarelliste est un monsieur qui peint exclusivement avec de l'eau et dans certaines conditions, ou si c'est un monsieur qui ne peint pas à l'huile simplement. Quant à ce qu'il convient de faire, j'estime que l'artiste qui limite volontairement, et pour rester dans les traditions, ses moyens d'exécution, fait un sacrifice inutile et ridicule. Qu'importe au public qui regarde comment l'effet a été obtenu, dès qu'il est obtenu! Ainsi parle de Neuville, et je trouve qu'il a joliment raison.



Il pense encore que l'aquarelle n'a pas été inventée pour traiter des personnages avec une grande perfection de rendu, comme quelques-uns qui en font un motif à étoffes peintes minutieusement, et à scènes d'intérieur qui auraient également convenu à la peinture à l'huile. Il estime qu'au contraire, dans l'aquarelle, le paysage doit occuper la plus grande place, les personnages n'intervenant que pour motiver le décor. Nous l'avons vu toujours demeurer fidèle à cette concep-

tion qui est, au fond, celle du panorama, la nature immense, fouillée dans ses secrets, rendue avec toute la vérité possible et enveloppant largement, comme dans la vie, nos petites actions. Il y a plus qu'une théorie picturale dans cette idée, il y a une conception d'esthétique et même une philosophie.

J'ai tenté de reproduire, dans cette rapide étude, une des physionomies artistiques les plus vivantes de ce temps-ci, une silhouette singulièrement attrayante et sympathique, une figure qui commande l'estime parce qu'elle a le double prestige de la conscience et du talent. Jeune encore, de Neuville a derrière lui une œuvre considérable, présentant les solides qualités de faire de tout ce qui est à la fois volontaire et vivement senti. Cette biographie n'est donc vraisemblablement qu'un prologue à celle qu'il méritera un jour et n'a d'autre prétention qu'une extrême sincérité dans l'éloge et une vérité absolue dans les faits.

ARMAND SILVESTRE.





ÉDOUARD DETAILLE



L'aquarelle est une des branches intermédiaires de l'art de la peinture. Elle doit être un moyen, mais non un but. Elle aide l'imagination de l'artiste en ce sens qu'elle lui permet de fixer une idée, de préparer un thème, d'agencer une scène prestement avec cette sorte de vivacité qui anime l'impression d'une chose vue. Son procédé, très simple, se prête à l'improvisation. Il dit vite ce qu'on ne veut pas perdre. Il a l'esprit, la verve et la spontanéité. Tel peintre, Henri Pille, par exemple, qui se promène partout, dans les foules aussi bien que dans les salons officiels, avec une boîte d'aquarelle grande comme une tabatière, fait des chefs-d'œuvre d'humour sur une carte de visite, dans le fond de son

chapeau. C'est un art de demoiselle, s'écrient ceux qui n'entendent rien aux travaux de la pensée. Ils n'ont pas tout à fait tort, puisque, à présent, dans toutes les écoles professionnelles, l'aquarelle est de mise, et que des jeunes filles la pratiquent, répandant sur des quantités d'éventails les dons délicats et raffinés de leur sexe. On pourrait, rétorquant cet argument, rappeler que l'aquarelle a servi à illustrer d'une façon princière les Fables de l'immortel Bonhomme, de ce génie unique que les enfants épellent dès qu'ils savent lire et que les vieillards se rappellent dès qu'ils ne peuvent plus distinguer les caractères de leur La Fontaine. On n'a pas oublié le nom de M. Roux, qui a refait, à lui tout seul, une édition digne de celle des fermiers généraux, avec tout le clan des peintres actuels qui ont pignon sur rue.



On a multiplié les enseignements de la peinture à l'eau, on a écrit des traités méthodiques et théoriques destinés à propager ce que j'appellerai un art d'agrément, quand ce n'est pas un moyen de vivre honnêtement. On a indiqué la qualité et la nature du papier, le nombre des couleurs, la forme des palettes, la dimension des pinceaux, absolument comme on marque dans les livres spéciaux les rudiments de la langue. Mais, de même qu'on ne crée pas un écrivain, on ne crée pas un artiste; et les meilleures théories ne peuvent rien, alors que ceux qui les étudient ne possèdent pas ce je ne sais quoi qui constitue l'écrivain ou le peintre.

L'art ne réside pas seulement dans les manifestations matérielles qui sont à la portée de tout le monde, il est dans l'âme, dans cette élévation qui mène à l'idéal. Il exprime par des phrases muettes qui échappent à

l'analyse de l'œil tout un poème de joie ou de douleur, de tendresse ou de véhémence. Il a la grâce, le sourire, la passion, aussi bien avec des créatures humaines qu'avec des aspects champêtres. Il matérialise parfois l'homme, mais comme souvent aussi il humanise la nature ! Rappelez-vous les aquarelles de Jacquemart, ces paysages divins où circulait le grand souffle panthéiste, et dites-vous qu'aucun être avant lui n'a atteint cette perfection impeccable qui l'a sacré — et qui l'a tué.



Tenez, à cet instant où j'écris, j'ai là, devant mes yeux, une aquarelle de Daumier qui est un chef-d'œuvre et dans laquelle, à l'aide de quelques couleurs, il raconte avec des mots shakespeariens une tragédie plus lugubre que les tragédies de Corneille. Ça se passe sur un champ de foire, à Saint-Cloud ou à Neuilly. Dans un cadre de verdure, le peintre a planté une baraque foraine dont les parois de toile ondulent sous le vent qui souffle. Sur la façade, un tableau où se voit une femme colosse, la belle Zuléma, relevant d'une main sa jupe pour laisser voir la naissance du mollet, et tenant de l'autre une rose qu'on dirait détachée de quelque biscuit de Savoie. A la porte de la loge, deux êtres, le premier battant de la caisse, le second, le pitre, allongé, famélique, navrant sous le feutre égayé d'un papillon qui le couvre. Ce qu'il y a de déchirements, de désespoirs latents, de mélancolies profondes sur ces deux visages, non, vous ne pouvez vous le figurer. Et toujours la peau d'âne résonne sous les baguettes nerveuses, et toujours les affres de la faim tiraillent le masque du pitre dont le rire convulsif s'achève dans un sanglot. Personne n'entre, personne même ne s'arrête.

La foule va à côté, à la baraque voisine, tapageuse, moderne, avec un orchestre complet et une rampe de gaz! Pourtant, il faut qu'ils mangent, ces parias, et aussi la belle Zuléma, et peut-être des petits qui grouillent dans la voiture !

Tout l'art est là, échauffé par un rayon intérieur. Il émeut, donc il existe. J'ai cité Daumier, mais Delacroix, mais Barye étaient également des éloquents, des émus et des tragiques; mais, à cette heure, est-ce que de Neuville, est-ce que Detaille ne font pas l'âme des choses sœur de leur pensée?



Je n'ai ici à m'occuper que d'Édouard Detaille aquarelliste, et si j'ai pris par la tangente pour arriver à lui, c'est parce que je le mets au premier rang des peintres vibrants, et que j'ai voulu, à l'aide de certains exemples, expliquer la « poétique » qui lui est familière.

Cette « poétique », je la connais pour l'avoir beaucoup étudiée; je connais aussi l'homme, et je l'estime autant que j'aime son œuvre. Je n'ai pas à rappeler ce qu'il a prouvé comme peintre, mais je tiens à raconter la part qu'il a prise dans l'espèce de renaissance de l'aquarelle qui se manifeste depuis plusieurs années. Avec Vibert, avec Leloir, avec Worms, avec Eugène Lambert, il a aidé à la fondation de la *Société d'Aquarellistes français*, donnant ainsi une force à un genre que l'indifférence du public menaçait de laisser tomber en plein discrédit. Édouard Detaille, pas plus que ses camarades, n'a rien inventé, rien innové. Il s'est contenté, lui, de même que les pro-

moteurs de la Société dont je parle, de mettre l'aquarelle dans ses meubles, de lui ouvrir un cénacle, puisque les jurys des Salons annuels la laissaient dans l'antichambre — avec les pauvres! Il a payé de sa personne, joignant les actes aux paroles, et nous avons pu ainsi admirer toute une suite de pages où la fantaisie éclatait, où l'histoire revivait en des péripéties inoubliables.

Toutefois, Édouard Detaille a des visées d'une noble ambition que l'aquarelle ne pourrait satisfaire. « Je ne suis pas un *aquarelliste pur;* je suis et veux rester peintre d'histoire. Je n'aurais jamais choisi l'aquarelle pour peindre soit des sujets héroïques comme la *Charge du 9e Cuirassiers à Morsbrönn*, ou bien *la Division Faron à Champigny;* soit des sujets philosophiques de la guerre comme les *Vainqueurs en retraite, En reconnaissance*, le *Salut aux blessés* ou *l'Alerte;* ni même... le panorama de la bataille de Champigny, ni celui de Rezonville, que je commence en ce moment avec de Neuville. »

C'est ainsi que me parlait Detaille, un jour de bonne causerie. Il ajoutait encore :

« Il défile tant de choses sous les yeux d'un peintre, il éclôt tous les jours tant de sujets dans son cerveau, que l'existence ne suffirait pas à mettre à exécution tous les projets qu'il a en tête. L'aquarelle, avec son procédé rapide et si commode, se prête merveilleusement à exprimer les thèmes qu'on entrevoit en voyage et qu'il faut fixer de suite avant que le souvenir s'en efface. Toutes les aquarelles que j'ai faites sont toujours des impressions de marche, de grandes

manœuvres....; mais le jour où j'ai un épisode sérieux, une page épique, c'est à l'huile que je l'exécute; ce sera toujours le procédé applicable à un morceau de longue haleine.

» L'immense avantage de l'aquarelle consiste à ce que l'on n'a pas besoin d'ébaucher son tableau, de le laisser sécher; on peut le faire tout d'un trait et on conserve l'entrain si nécessaire à l'exécution d'une œuvre.

» J'entends par aquarelle aussi la gouache, car je pense qu'on ne doit négliger aucun instrument. La peinture est déjà bien assez difficile sans qu'on aille se priver de tous les auxiliaires qu'on peut se procurer : allez donc peindre une tunique, un pantalon boueux avec des petits tons frais et transparents!



» Donc, j'emploie de tout pour rendre ce que j'ai vu; j'ai exposé chez Georges Petit deux dessins où il y avait un mélange de fusain, de pastel, de crayon noir, d'aquarelle, de gouache, etc. »

Voilà une profession de foi bien nette qui fera bouder les puristes, mais que je publie avec plaisir, car elle rentre dans ma manière de voir. J'ai toujours pensé que l'artiste ne doit au public que ses œuvres et non le secret qui lui a permis de les créer. Qu'importent les dessous d'un chef-d'œuvre, lorsque ce chef-d'œuvre palpite de la vie du génie sous les yeux émerveillés. Alfred de Musset se grisait; le sait-on quand on lit ses beaux vers, quand on s'attendrit au rythme de sa prose désespérée? Il y a des sceptiques bien près de devenir iconoclastes qui grattent les monuments, qui décapitent les statues, qui mutilent les frontons des temples pour regarder à la loupe, eux, les petites bêtes qu'ils ont dans le cerveau. Quelles conséquences ça peut-il avoir, quel préjudice ça peut-il porter? Qu'ils se contentent donc d'admirer quand l'œuvre le mérite, d'admirer sérieusement, sans réserve ni arrière-pensée; qu'ils se gardent surtout de gâter nos jouissances par des remarques naïves, par des critiques sans fondement.

La première aquarelle d'Edouard Detaille date de 1867; c'est un

troupier de la garnison de Poissy qui fut exposé chez M. Francis Petit, le père de M. Georges Petit, et vendu *cent francs*. En 1869, il fit un *Général aux avant-postes* et des *Cuirassiers à l'ordonnance de 1797*, deux aquarelles bien troussées.



Au printemps de 1870, il partit pour l'Algérie, alla à Oran, à Tlemcen, Mascara, Saïda, puis en Espagne où il vit Valence, Madrid, bourrant ses albums de croquis qu'il n'a pas encore utilisés et qui renferment une mine de renseignements.

Revenu en France au moment où la guerre venait d'éclater, Édouard Detaille s'engagea et prit part à plusieurs escarmouches. Après une affaire, au mois d'octobre 1870, il fut même porté comme tué ou disparu. En novembre de la même année, le général Appert se l'attacha comme secrétaire. « Il eut, de ce jour, plus de loisirs pour étudier ces horreurs de la guerre que Callot a traduites en son mâle et précis langage. » Il assiste de près à toutes les péripéties du siège; et les cris de son âme épouvantée, il les exhale sur la toile, il les incise en caractères ineffaçables sur des aquarelles d'une prodigieuse épouvante. On a de lui, également, ce sinistre dessin qui fait songer à la *Danse des Morts* d'Holbein et qui montre un rang de Saxons foudroyés par une mitrailleuse et dans des attitudes contorsionnées.



En 1871, voyage en Belgique et en Hollande, et, en 1873, excursion à Gênes, Milan, Venise. Les carnets qu'Édouard Detaille a rapportés de ses promenades en Europe contiennent surtout des types de soldats et des scènes militaires. En 1874, il parcourt, ainsi qu'en un pieux pèlerinage, tous les champs de bataille, où dorment de l'éternel sommeil tant de héros inconnus, de victimes expiatoires, tombés à Metz, à Reischoffen, à Forbach, à Sedan. Les murs de son atelier sont garnis de *témoins* éloquents de ses stations au calvaire de la France !

Quand le hasard, hasard souvent souhaité, met un écrivain face à face avec un artiste de race comme l'est Édouard Detaille, l'entreprise est à la fois agréable et périlleuse pour qui la tente. Devant l'œuvre, on dirait volontiers à son auteur : la place m'est heureuse à vous y rencontrer. Cependant, on redoute de ne pas mener à bien le travail commencé. A une époque où l'art a perdu sa vraie signification, où le peintre n'est souvent qu'un être rêvant la gloire avec l'actualité, où ses conceptions sont la résultante du faux goût du public, où il s'inspire des idées de ce dernier



au lieu de lui imposer ses rêves, ses espoirs, ses fiertés, le peintre devient un personnage complexe, fuyant, difficile à saisir et, par cela même, à traduire. Il faut établir la différence entre le créateur et le copiste, entre l'imagination et la main; en un mot, il faut connaître l'individu pour bien juger ses productions. C'est toujours ainsi que j'ai compris la critique, trouvant métier stérile celui qui consiste à parler d'une toile sans savoir ce que pense l'artiste qui l'a animée. J'aime à voir le « quelqu'un » qui m'attire dans son milieu, dans le cadre qui lui est familier, environné des objets qui lui sont chers et qui peuvent caractériser ses tendances et ses aspirations. L'intimité de la robe de chambre est pleine de révélations. Elle dévoile la pose de certains, la simplicité ou la bonhomie d'autres. Tel détail, typique, rapetisse ou élève une nature, définit un tempérament.

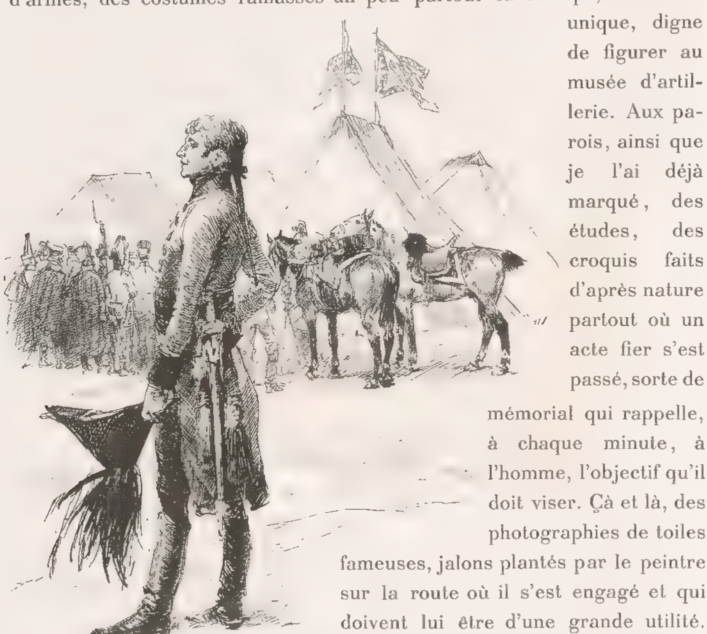




Édouard Detaille est bien l'homme de sa peinture, ce que j'appellerai un tragique à froid. Il ne met pas de panache, ne fait pas le boniment à la porte de son atelier, n'use pas de cette publicité tapageuse des faiseurs modernes. Tel on le voit dans le monde, tel il se montre dans sa retraite du boulevard Malesherbes : un gentleman d'une affabilité exquise, d'un commerce sympathique avec une pointe de *cant* anglais.

Ne vous attendez pas à trouver chez lui, sur son champ de bataille,

de riches tentures, des meubles, des bibelots, des tapis, des lustres descendant d'un plafond à caissons, vous seriez déçu. L'atelier où il se tient de préférence est d'une simplicité monastique. Tout autour circule une galerie en sapin servant à supporter des types de coiffures, des spécimens d'armes, des costumes ramassés un peu partout en Europe, collection unique, digne de figurer au musée d'artillerie. Aux parois, ainsi que je l'ai déjà marqué, des études, des croquis faits d'après nature partout où un acte fier s'est passé, sorte de mémorial qui rappelle, à chaque minute, à l'homme, l'objectif qu'il doit viser. Çà et là, des photographies de toiles fameuses, jalons plantés par le peintre sur la route où il s'est engagé et qui doivent lui être d'une grande utilité. Des chevalets, une table, des sièges, et c'est tout. L'imagination de l'artiste fait le reste.



Bordant la cour de son hôtel, se dresse l'habitation de Meissonier, le maître respecté. C'est à l'ombre projetée par l'atelier du peintre illustre qu'éclosent les conceptions de son digne émule. Édouard Detaille a une vénération profonde pour celui qui lui a dessillé les yeux et qui l'a fait ce qu'il est. Il n'en parle jamais qu'avec déférence, et il a raison; car Meissonier ne vit que pour l'art et peut servir de modèle à toute cette génération de praticiens habiles, de commerçants heureux qui mettent le talent en coupes réglées et qui estiment que l'honneur de leur profession ne vaut pas l'argent

qu'ils gagnent à force de faiblesses et de compromissions. Envisagé à ce point de vue seul, Meissonier est un caractère, et, quels que soient les griefs qu'on peut avoir contre lui, il faut le considérer.

Dans un volume écrit autant et plus même pour l'avenir que pour le présent, il me paraît intéressant de donner ici la liste de quelques-unes des aquarelles qu'a signées Édouard Detaille. Voici ces aquarelles par ordre de date :

1870. — *La lecture des affiches;* appartient à M. F. Duparc;



Le coup de mitrailleuse.—Chasseurs saxons morts;

Souvenir de Villiers.—Champ de bataille de Champigny; appartient au général Appert.

1874. — Un éventail représentant des Prussiens s'envolant dans les airs avec des pendules dans les bras. — La princesse de Galles en a une photographie accrochée chez elle.

1875. — *Souvenir du camp de Villeneuve-l'Étang.*

1877. — *L'Ambulance à la revue de Longchamp;*

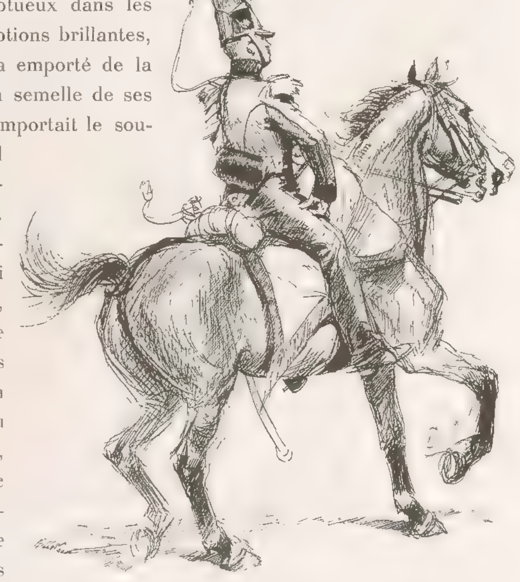
Régiment de cavaliers revenant de la manœuvre à Saint-Germain.

1878. — *L'inauguration de l'Opéra,* au musée du Luxembourg.

A Londres, Édouard Detaille a beaucoup travaillé, enlevant des croquis à l'aquarelle : des *Life guards à Regent's Park Barracks,* des *Grenadiers à la Tour de Londres.* Il a séjourné au camp de Aldershot avec le premier bataillon du *Riffle brigade* que commandait, à cette époque, le duc de Connaught. De là il a rapporté des croquis à l'aquarelle faits pendant les manœuvres, des types d'officiers et de soldats du bataillon.

Ce bataillon possède un livre d'or où sont inscrits les noms de ceux qui l'ont commandé depuis sa formation, les faits d'armes qui l'ont illustré. De plus, d'anciens dessins représentent les tenues successives du corps, les modifications de costumes. Sur une des dernières pages de ce mémorial, Édouard Detaille a peint à l'aquarelle le costume actuel.

Très fêté en Angleterre, très recherché par les officiers, invité à des dîners somptueux dans les mess, à des réceptions brillantes, Édouard Detaille a emporté de la terre anglaise à la semelle de ses bottes, comme il emportait le souvenir de tout ce qu'il avait vu dans la vision de son regard. Nul à l'heure présente, même parmi les peintres anglais, ne serait capable d'expliquer Londres comme ce Parisien de Paris. Il a vu la ville colossale, vertigineuse, avec ses palais, ses monuments, son fleuve grandiose et ses docks, son luxe insolent et ses misères horribles. Il a contemplé dans la Cité, à l'heure des affaires, le torrent humain qui coule sans relâche, sans un mot, sans un cri de joie ou de passion, ramassis étrange d'êtres semblables à des ombres, s'agitant comme des funambules. Il a coudoyé le vice dans les promenades, l'ivresse dans les tavernes, et, de tous ces spectacles, spectacles de joie, de misère ou de honte, il a composé des livres écrits à la pointe du crayon, formé des albums d'un prix inestimable où la spontanéité a sa vigueur, l'improvisation sa cruauté. Certaines



pages de ces albums ont la grâce d'un Dickens, certaines autres l'âpreté d'un Hogarth. C'est ce que pensent le prince et la princesse de Galles, qui ne viennent jamais à Paris sans aller voir le peintre qui a si bien compris l'Angleterre.

La Tour de Londres à l'heure de la parade et *le Régiment des Scots Guards revenant de l'exercice à Hyde-Park* ont figuré à l'Exposition des aquarellistes. Je ne peux pas passer sous silence des motifs, toujours à l'aquarelle, pris à l'île de Wight, à Cowes et à la caserne du 42e highlanders.

Après l'Angleterre, Édouard Detaille a vu la Tunisie pendant la dernière campagne. Côte à côte avec le général Vincendon, il a assisté à la marche de notre armée à travers un pays mystérieux, à la poursuite d'un ennemi invisible, dessinant au galop sur le pommeau de la selle de sa monture. Tantôt à Roum-el-Souk, à Sidi-Abdallah-ben-Djemil, tantôt à Aïn Draham, à Ouldj-Souk et à Tabarca. « Il fallait passer à travers des régions impossibles, impraticables, où la cavalerie ne pouvait pas pénétrer. C'était une succession de fondrières, de torrents, qu'on devait traverser certains jours sous une pluie battante, certains autres sous un soleil de plomb. Mais que de belles choses, que d'aspects grandioses, que de spectacles enchanteurs pendant ces marches !



» Ensuite, ç'a été Tunis, Bizerte, Bône, La Calle. »

Bizerte et une *Halte de la brigade Vincendon en Tunisie* datent de cette campagne. *Bizerte* appartient au contre-amiral Miot, qui commandait *l'Alma*.

Le maréchal Canrobert et le général Lebrun aux grandes manœuvres compte aussi parmi les aquarelles importantes d'Édouard Detaille. On se souvient de l'épisode. La journée est terminée, et après une défaite infligée à l'ennemi,

les troupes victorieuses qui campent sur le terrain conquis s'apprêtent à faire la soupe. Le maréchal Canrobert et le général Lebrun passent en voiture devant tous les officiers étrangers qui suivent les manœuvres. Il résulte de l'incident choisi à dessein par l'artiste une grande variété de types et de costumes. Derrière les officiers, à un plan plus en arrière, une meule de blé sert de repoussoir. Au loin, des bouts de villages dorés, des collines bleuâtres enveloppées de vapeurs qui s'élèvent du sol et qui montent lentement et se perdent dans un ciel lumineux et fin.

Il faut ajouter, pour terminer, une quantité de sujets moins marquants : des scènes de la guerre, des types de cavaliers et de fantassins qui, je crois, seront intéressants à consulter plus tard, comme documents militaires de notre époque.

EUGÈNE MONTROSIER



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

